

De la culture comme objet de consommation et la francophonie canadienne

Guy Archambault

Numéro 125, hiver 2004–2005

Le jardin d'hiver

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/41180ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Archambault, G. (2004). De la culture comme objet de consommation et la francophonie canadienne. *Liaison*, (125), 21–21.

De la culture

COMME OBJET DE CONSOMMATION ET LA FRANCOPHONIE CANADIENNE

Guy ARCHAMBAULT

DANS L'ÉDITORIAL DU N° 124 de *Liaison*, un certain nombre de questions fort intéressantes ont été abordées sur lesquelles il importe de s'attarder encore quelque peu avant que le tout ne sombre de nouveau dans l'indifférence générale. J'en retiens deux, soit le sort de la culture en général à l'ère où les œuvres sont de plus en plus perçues comme des produits de consommation, et l'avenir de la culture canadienne-française dans une francophonie canadienne clivée.

Il y a quelque temps, des intervenants de la scène culturelle, voulant montrer aux responsables politiques que les « produits » culturels apportent eux aussi une contribution non négligeable à l'économie, ont inventé le terme « industries culturelles ». Le geste était sincère et se voulait efficace ; il s'agissait de convaincre les détenteurs des cordons de la bourse d'investir davantage dans le domaine parce que cela « rapportait ». On constate aujourd'hui le résultat : la culture, qui devrait être le reflet le plus profond de l'âme d'une société, est devenue un produit comme un autre qui, dans notre beau monde capitaliste à l'américaine où seul le profit compte, doit faire concurrence aux autres, qu'il s'agisse de détergent à vaisselle ou d'automobiles.

Car, c'est bien là que le bât blesse. En devenant produit, la culture a cessé d'être ce qu'elle avait toujours été jusque-là, à savoir l'expression de ce qu'une société a de mieux à offrir. Il est bien sûr que la culture a toujours été le parent pauvre de la famille, mais il n'en reste pas moins que tout en étant considérée comme un luxe, elle était perçue comme nécessaire, comme ce qui resterait d'un groupe humain particulier une fois disparus les biens de consommation qu'il avait créés. C'est ce qu'exprime fort bien Sacha Guitry dans *Si Versailles m'était conté*, lorsqu'il prête à Mme de Sévigné à peu près les propos suivants : « Lorsque je nous vois, Racine, Molière, Boileau, je me dis que c'est un peu nous, le Siècle de Louis XIV. »

Une fois évacuée cette conception traditionnelle de la culture, que reste-t-il ? Des produits culturels qui se vendent dans de grandes surfaces avec les bougies, les cartes de souhaits, les petits cadeaux et le chocolat. Faut-il vraiment se surprendre du fait que, dans de telles conditions, seuls les produits qui s'écoulent rapidement soient mis en évidence ? C'est particulièrement le cas du livre : hors du *best-seller*, point de salut. Voilà pourquoi nous sommes nombreux à déplorer la disparition des libraires indépendants, ces amoureux du livre qui savaient mettre de l'avant de nouveaux auteurs et qui pouvaient exprimer une opinion sur la plupart des œuvres placées sur leurs étagères, pour la bonne raison qu'ils les avaient lues. Essayez aujourd'hui de demander à votre libraire de vous dire ce qu'il pense de tel ou tel roman ou essai ; vous serez bien chanceux s'il sait de quoi vous parlez !

Cette transformation de l'œuvre culturelle en produit qui doit se vendre ou disparaître a une autre conséquence, également abordée dans l'éditorial : l'exclusivité du territoire. Puisque l'œuvre est devenue objet de consommation, il est presque normal que chacun cherche à protéger « son » marché. Là encore, faut-il s'étonner du fait que le marché du livre francophone se situe à Montréal et qu'il ne fait pratiquement aucune place aux œuvres des auteurs hors Québec ? Dans la logique mercantile qui est la nôtre, je réponds « pas vraiment ». D'autant plus que dans ce cas précis, il y a aussi un aspect politique non négligeable : admettre qu'il existe au Canada hors Québec une vibrante culture de langue française, c'est aller à l'encontre de la pensée nationaliste (lire indépendantiste) qui a cours dans ma province d'origine depuis la fin des années 1960. Reconnaître que le Québec n'a pas l'exclusivité de la culture de langue française au Canada, c'est se priver de l'un des meilleurs arguments en faveur de la nécessité de créer une entité française indépendante en Amérique du Nord ; il vaut mieux, comme ne se sont pas privés de le faire messieurs René Lévesque et Yves Beauchemin, déclarer que les francophones hors Québec sont des « *dead ducks* » ou des « cadavres encore chauds ».

Que faut-il en conclure ? Que doublement minoritaires dans leur pays, les « parlants français » du Canada hors Québec n'ont d'autre choix que de se battre s'ils veulent continuer à exister. Se battre sur tous les plans, tout d'abord en continuant de créer des œuvres qui expriment leur propre réalité et, ensuite, en montant sans cesse aux barricades pour rappeler aux décideurs politiques qu'ils sont là et **bien vivants**. Ne nous faisons aucune illusion : nous n'arriverons probablement jamais à gagner la guerre. Mais nous pouvons remporter des victoires qui nous soutiendront dans notre lutte et nous permettront de faire un autre pas en avant. Le combat sera rude et nous ne pourrions aucunement compter sur les autres pour le mener à nos côtés. Il n'en tient qu'à nous de décider si nous voulons nous y engager.

Pour ma part, le choix est fait : je suis né au Québec où j'ai été nourri de culture française. Bien qu'ayant vécu au cours des trente dernières années dans des provinces anglophones, je n'ai jamais renié mes origines ni renoncé à ma culture. Si j'ai décidé de terminer mes jours à Ottawa, c'est que j'y ai trouvé une culture francophone vibrante que je m'efforce de soutenir le plus possible. Canadien français, je suis né, Canadien français, je mourrai. Et entre-temps, que ceux que ma présence embête aille se faire cuire un œuf ! ■

Guy Archambault a travaillé comme enseignant, traducteur et réviseur. Il partage ses loisirs entre la lecture, le théâtre et le bénévolat dans divers organismes de la scène culturelle de l'Ontario français.